

## Book Reviews

les expériences montrent que, dans certains contextes, la répétition nominale pour référer à un antécédent focalisé ne représente plus une pénalité (se manifestant par un allongement du temps de lecture) mais un avantage; et surtout celui de Marion Fossard (231–259), qui présente une série d'expériences soulignant l'influence de ces deux dimensions sur le traitement des descriptions démonstratives, sensibles non seulement à l'accessibilité cognitive du référent mais aussi à la discontinuité du discours.

Les démonstratifs anaphoriques font aussi l'objet des chapitres 10 et 11. Un examen précis des contre-exemples avancés par les 'anti-pluralistes' permet à Georges Kleiber (261–286) de réaffirmer avec force la contrainte de pluralité préalable nécessaire aux emplois anaphoriques de *celui-ci* et de distinguer deux types d'emplois de ce pronom. Gudrun Vanderbauwhede (287–306) propose une étude contrastive des SN démonstratifs en français et en néerlandais. Elle fait notamment apparaître des différences de force instructionnelle qui expliquent certaines des erreurs commises par les apprenants francophones du néerlandais et les apprenants néerlandophones du français.

Enfin, dans le dernier chapitre (307–356), Geneviève de Weck et Anne Salazar Orvig étudient l'ensemble des expressions référentielles (en première mention, en reprise proche et en reprise éloignée) qu'utilisent les mères lors d'une activité de récit co-construit avec leur enfant (à partir d'un livre sans texte), activité dans laquelle alternent modes de référence déictique et anaphorique.

La diversité des approches et des phénomènes anaphoriques traités permet à cet ouvrage d'atteindre le double objectif annoncé par les éditrices: un bilan épistémologique avec la présentation de différents modèles et des éventuels amendements qu'il conviendrait de leur apporter; et une ouverture stimulante sur tout ce qu'il reste à faire, autant du côté des formes anaphoriques les plus classiques que du côté des formes les plus marginales.

Mathilde Salles  
 UFR des Sciences de l'Homme  
 Université de Caen Basse-Normandie  
 Esplanade de la Paix  
 CS 14032 14032 Caen Cedex 5  
 France  
[mathilde.salles@unicaen.fr](mailto:mathilde.salles@unicaen.fr)

Roubaud Marie-Noëlle et Sautot Jean-Pierre (dir.), *Le verbe en friche: Approches linguistiques et didactiques*. (Gramm-R Études de linguistique française, 20.) Bruxelles: Peter Lang, 2014, 254 pp. 978 2 87574 117 2 (broché)  
 doi:[10.1017/S0959269515000526](https://doi.org/10.1017/S0959269515000526)

Réparties dans trois volets précédés d'une introduction, les contributions de ce recueil dénouent peu ou prou la complexité linguistique de la notion de 'verbe' (partie 1), notion dont la transposition dans l'enseignement soulève deux questions: celle des connaissances des élèves en la matière (partie 3) et celle de la didactique à élaborer (partie 2). L'objectif était de penser une didactique centrée sur des savoirs en construction relatifs à ce qu'est un verbe et à l'appréhension de son fonctionnement morphologique,

syntactique et sémantique. Ce retour par l'élève devait permettre non seulement de s'interroger sur l'enseignement de la grammaire aujourd'hui, mais aussi de revenir à la linguistique de la catégorie verbale à l'étude.

L'introduction de Marie-Noëlle Roubaud et Jean-Pierre Sautot (11–19) interpelle le lecteur. Comment appréhender le verbe: *via* son sens lexical (étude de mot), *via* l'étude de la phrase (description d'un procès, des formes de phrase), du récit (temps, modes, aspect, cohésion entre les phrases), du discours (énonciation)? Comment le décrire: approche morphologique, logico-syntactique, lexicale, sémantique, énonciative? Le vrai problème, selon Edgar Morin, c'est que nous avons 'trop bien appris à séparer' et qu'il vaut mieux 'apprendre à relier'. D'où l'objectif affiché de l'ouvrage: unir les voies et les voix en identifiant les 'concepts unificateurs' linguistiques et/ou didactiques permettant d'appréhender le verbe dans sa complexité.

La première partie questionne la notion de 'verbe' à travers les recherches linguistiques de Sofía Moncá Taracena (23–38) sur les verbes 'pro-complémentaires' (*s'y connaître, en vouloir, l'emporter*), de Wajih Guehria (57–68) sur le verbe attributif *devenir* et de Rémi Camus (69–81) sur l'injonction *La ferme!* et son indétermination catégorielle. L'étude de Marc Tsirlin (39–55) au sujet des séquences 'verbe + nom' (*prendre peur, poser problème*) est centrée davantage sur la question de l'article zéro.

La deuxième partie privilégie la didactique du verbe, avec les contributions d'Emmanuel Deronne (85–109) sur l'orientation de la phrase verbale (avec pour illustration le passif), de Sonia Gerolimich et Isabelle Stabarin (111–131) sur une nouvelle méthodologie d'apprentissage de la conjugaison en classe de FLE, d'Audrey Roig (133–160) sur une nécessaire didactisation (FLE, FLM) des emplois non interrogatifs de l'inversion sujet-verbe (*Comme disent mes deux mamans, la famille c'est sacré*) et de Dan Van Raemdonck et Lionel Meinertzhagen (161–174) sur l'approche du verbe dans le cadre d'un référentiel de grammaire 'qui dit et montre le savoir autrement'.

La troisième partie revient sur ce que les élèves savent au sujet du verbe. Quels sont les savoirs mobilisés (sémantique, morphologique, syntactique et phonologique)? Quels critères linguistiques sont utilisés au CP (Marie-Noëlle Roubaud et Corinne Gomila, 177–192), au CE2 (Patrice Gourdet, 217–234), au cycle 3 (Belinda Lavieu-Gwozdz, 193–215)? Jean-Pierre Sautot (235–250) démontre les limites de l'approche morphologique à partir d'une étude de performances d'élèves âgés de 6 à 16 ans dont les compétences linguistiques relatives aux formes composées du verbe (*je suis allé faire les courses*) sont confrontées aux prescriptions officielles de la grammaire scolaire.

D'une lecture instructive et stimulante, les contributions ont cependant le défaut de manquer de lien entre elles. Puisqu'il s'agissait d'identifier les 'concepts unificateurs' permettant de saisir le verbe dans sa complexité, on aurait aimé que des avancées soient proposées. Il y a des ébauches dans ce sens dans les deuxième et troisième parties: Gerolimich & Stabarin, Roig, Roubaud & Gomila, Gourdet et Sautot donnent des indications quant aux leçons que les linguistes peuvent tirer des écueils révélés par les didacticiens. Rien de comparable dans la première partie, linguistique, où les auteurs ne s'interrogent sur la place de leur objet d'étude dans les programmes scolaires ni ne mentionnent les implications didactiques de leur recherche.

La première partie étant ainsi déconnectée de la préoccupation d'ensemble de l'ouvrage, les deux autres lui donnent sens par des retours d'expériences et des propositions d'innovation pédagogique (matinées de linguistique et de didactique) et abordent le verbe dans tous ses états (phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique,

discours). Dans la deuxième partie, il manque néanmoins des propositions d'exploitation concrète des faits observés: l'inclusion de séquences pédagogiques aurait permis d'offrir aux enseignants/formateurs des outils d'expérimentation. De même, on regrette que le regard de l'apprenant n'ait pas été pris en compte. Comment exploite-t-il telle nouvelle façon d'appréhender la conjugaison verbale? Comment s'imprègne-t-il du nouveau référentiel grammatical, qui (de par l'innovation et l'approche qu'il propose) ne correspond pas à l'approche traditionnelle?

La troisième partie confronte savoirs enseignés, savoirs appris et regard de l'apprenant sur la langue. Ces confrontations, absentes de la deuxième partie, permettent de révéler les innovations et les procédures mises en œuvre par l'apprenant pour identifier le verbe dans une phrase (Roubaud & Gomila, Lavieu-Gwozdz, Gourdet) et invitent, indirectement, les enseignants/formateurs à interroger leur façon d'appréhender le verbe. La réflexion se poursuit dans certaines contributions (Gourdet, Sautot) qui reviennent sur le décalage entre attentes institutionnelles et explications fournies par les élèves au regard des acquis prescrits dans le socle commun; d'autres (Lavieu-Gwozdz, Gourdet) insistent sur l'importance des phases d'interaction en classe qui donnent l'occasion à l'apprenant de verbaliser sa pensée et à l'enseignant d'en révéler les imprécisions. Si Patrice Gourdet, dans sa contribution aboutie, propose des critères explicites et synthétise un ensemble de réflexions soulevées par le recueil dans son ensemble, d'autres ne font malheureusement qu'établir des constats, sans proposer de réelles pistes de réflexion, de propositions constructives ni d'alternatives aux actuels programmes de grammaire.

Du point de vue de la forme, la préparation de copie présente bien des failles. Les italiques qui mettent en évidence les mots ou les phrases à l'étude font défaut dans la plupart des articles, mais aussi dans un tableau où l'absence de gras et italique, qui devaient permettre de distinguer des données, rend celles-ci inexploitable (204). Toutes les références ne figurent pas forcément en bibliographie (cf. les contributions de Moncó Taracena, Camus, Deronne, Roig, Lavieu-Gwozdz, Sautot). Des erreurs dans la numérotation des exemples (Guehria), un 'Erreur! Signet non défini' (Lavieu-Gwozdz), des codes inconnus (Sautot) et une mise en page de figures décalée (Roig, Gourdet) sont également gênants pour la lecture et la démonstration.

Céline Vaguer  
Université de Toulouse Jean Jaurès  
Laboratoire CLLE-ERSS (CNRS UMR 5263)  
5 allées Antonio Machado  
F-31058 Toulouse Cedex 1  
France  
[vaguer@univ-tlse2.fr](mailto:vaguer@univ-tlse2.fr)

Hilgert Emilia, Palma Silvia, Frath Pierre et Daval René (dir.), *Res per nomen IV: Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*. Reims: Éditions et presses universitaires de Reims, 2014, 661 pp. 978 2 91 5271 80 5 (broché)  
doi:[10.1017/S0959269515000496](https://doi.org/10.1017/S0959269515000496)

Peu de linguistes auront marqué la scène linguistique française des quarante dernières années autant que Georges Kleiber, "ce Rabelais de la sémantique" (Irène Tamba, 514)